

VOYAGES DE LANGUES ET TRANSMISSION DES SAVOIRS DANS L'ORIENT ET L'OCCIDENT MÉDITERRANÉENS (VIII^e – XX^e SIECLES)

Nous nous fixons pour but, dans le texte qui va suivre, de décrire et de retracer le voyage des langues que l'on observe, à travers tout le Bassin méditerranéen durant le haut et le bas moyen âge, par le biais des traductions syriaques, arabes et latines des œuvres maîtresses de la culture hellénistique, et d'évoquer les sciences qui en sont issues et ont contribué à l'essor de la pensée occidentale.

I – PREMIER MOUVEMENT DE TRADUCTION : DU GREC VERS LE SYRIAQUE ET L'ARABE

C'est au lendemain de la mort du prophète Mahomet, en 632, sous Abou Bakr, le premier calife, et plus encore sous ses deux successeurs 'Umar et 'Uthmân, qu'en l'espace de trois décennies, les Arabes conquièrent un empire qui, au-delà de la péninsule arabique, englobe, à l'ouest, la Cyrénaïque et l'Égypte (conquise en 640 - 642), à l'est, l'Irak et l'Empire perse sassanide (vaincu en 651) jusqu'au fleuve Indus qui traverse aujourd'hui le Pakistan (donc aux confins de l'Inde) et, au milieu, la Syrie et la Palestine, provinces orientales de l'Empire byzantin appelées le Bilâd al-Shâm, conquis dès 636. Cette expansion fulgurante s'explique en partie par l'affaiblissement considérable des armées byzantine et sassanide dû aux guerres séculaires que les deux grands empires se sont livrées.

Partis de la péninsule arabique, les Arabes, jusque-là peuple de marchands et de nomades, découvrent donc par le biais des conquêtes les trois grandes civilisations byzantine, persane et indienne. Sur les anciennes provinces byzantines où l'Empire omeyyade est fondé en 661 par Mu'âwiya qui s'y proclame calife et établit sa capitale à Damas, deux langues dominent : le grec, langue de l'Antiquité classique et de l'Empire romain d'Orient, langue de l'administration et du culte, et la langue vernaculaire des populations locales non hellénisées : l'araméen, langue dont l'une des variantes, l'araméen d'Édesse (1), le syriaque, écrit en caractères dérivés de l'alphabet phénicien, acquiert au III^e siècle le statut de langue littéraire. Lors du culte, dans les églises, la liturgie est alors en grec et un prêtre traduit toujours en syriaque le prêche et les lectures de l'évêque, seule une partie de la population parlant indifféremment les deux langues. On a donc là deux idiomes millénaires, sachant que les Araméens et leur langue avaient dominé tout l'Orient ancien (et bien au-delà) depuis au moins le premier millénaire avant notre ère. Notons que l'araméen, langue du Christ, est encore parlé de nos jours dans quelques villages du Liban, de Syrie et majoritairement par les chrétiens du nord de l'Irak.

L'établissement de la capitale de ce premier empire arabo-musulman à Damas est le signe du passage d'une culture bédouine et provinciale (le

pouvoir était jusque-là centré dans les petites villes du Hedjaz comme La Mecque, Médine, Djedda, al-Tâ'if) à une culture des grandes cités. Toutefois, la langue arabe n'était pas absente de ce paysage linguistique puisque des royaumes arabes chrétiens jouxtaient ces anciennes possessions byzantines, tel le royaume des Ghassanides, tribu arabe venue du Yémen au III^e siècle, convertie au monophysisme et devenue vassale de Byzance. On a découvert à Nassân, au sud du Neguev, des contrats de travail rédigés en arabe et en grec datés du VII^e siècle (2). Mais la présence de l'arabe dans cette région est sans doute bien plus ancienne si l'on considère que les Nabatéens établis à Petra (IV^e siècle av. J.-C. – II^e siècle après J.-C.) sont une population arabe écrivant en araméen mais parlant sans doute un dialecte nord arabe et que leur panthéon incluait déjà les trois déesses al-'Uzza, al-Lât et Manât, vénérées en Arabie avant l'islam et dont les sanctuaires jalonnaient les routes caravanières vers le désert syrien et la Palmyrène (3). Un creuset linguistique fort ancien existait donc dès avant l'Islam, à partir duquel allait pouvoir se former un vaste programme de traduction des grands textes de l'antiquité grecque, d'abord par l'intermédiaire du syriaque, puis directement du grec vers l'arabe.

Notons que, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, les chrétiens d'Orient avaient traduit des textes (surtout philosophiques) de l'antiquité grecque pour les besoins de leurs controverses religieuses. Dans cette région, deux doctrines dominent alors : le nestorianisme, considéré par Byzance comme une hérésie et qui distingue deux natures séparées dans le Christ, l'une divine par le Père, l'autre humaine par la mère, et le monophysisme qui affirme au contraire que le Fils n'a qu'une seule nature, entièrement divine, qui a « absorbé » sa nature humaine, doctrine elle aussi condamnée, mais moins fermement, comme hérétique par le concile de Chalcédoine, qui établit que Jésus-Christ est à la fois « vrai Dieu et vrai homme en une seule personne et deux natures, sans confusion ».

Bien souvent, ce seront ces traductions syriaques que les nouveaux traducteurs retraduiront en arabe pour la simple raison qu'elles étaient celles que l'on pouvait le plus facilement trouver sur place. C'est seulement dans un deuxième temps que, prenant conscience des insuffisances de la double traduction, on recherchera plus systématiquement les œuvres grecques elles-mêmes.

On peut supposer que les premiers théologiens arabes forgèrent leur argumentation au contact des cercles chrétiens de Syrie, où nous voyons, à cette époque, Jean Damascène et ses disciples discuter de questions aussi essentielles que le libre arbitre, le bien et la bonté divine. Les rencontres entre théologiens musulmans et chrétiens durèrent longtemps. S'opposant à ces derniers, jugés « associationnistes » (*mushrikûn*) (4), les musulmans n'en subissaient pas moins leur influence et, à travers eux, celle de la pensée grecque. Ils virent ainsi la nécessité dans laquelle ils étaient de s'appuyer un tant soit peu sur cette pensée rationnelle pour répondre aux objections, interpréter le message coranique et élaborer la Loi musulmane, notamment

par l'utilisation du *qiyâs* (raisonnement analogique à deux termes), enrichi plus tard par la logique à trois termes du syllogisme aristotélicien.

C'est seulement à la fin de l'Empire omeyyade, vers 750, que s'ébauche le mouvement de traduction des œuvres hellénistiques (on est moins préoccupé au début par la science et la culture que par l'organisation de l'administration de l'empire). De fait, il faut attendre le règne des califes abbassides al-Mansûr, fondateur de Bagdad, et surtout d'al-Ma'mûn, fils du grand Hârûn al-Rashîd, qui règne de 813 à 833, pour que le mouvement prenne son véritable essor avec la création d'un lieu devenu mythique, le Bayt al-hikma (Maison de la Sagesse) qui va devenir le grand centre de traduction des textes hellénistiques de l'Orient musulman. Les raisons de cette entreprise de grande envergure ne sont pas seulement théologiques ou scientifiques mais aussi de prestige. La science grecque est alors considérée comme inégalée et la traduire contribue au rayonnement de l'empire. Aussi, cette institution du Bayt al-hikma s'assigne-t-elle pour but, par le biais d'un vaste programme de traductions, de développer le savoir et l'activité scientifique. L'institution essaiera à travers tout l'empire, prenant la forme de sociétés savantes qui se donnent pour tâche la transmission des savoirs antiques.

Cette école de traduction va bénéficier de l'apport décisif des méthodes de l'académie de Gundishapûr (5). La fermeture de l'école néoplatonicienne d'Athènes par Justinien en 529, qui interdisait l'enseignement de la philosophie hellénistique jugée « païenne » et contraire au dogme de l'Église qu'il voulait imposer à toute force, avait déjà amené les grands maîtres de cette école (les scholarques) à s'exiler en Perse et l'enseignement grec qui s'y était épanoui tomba donc, un siècle plus tard, dans l'escarcelle des nouveaux vainqueurs. C'est sous le règne de l'empereur sassanide Khosro 1^{er} (531-579), abondamment mentionné dans les textes arabes sous son surnom d'Anushirwân ou « âme immortelle », que l'école de Gundishapûr a acquis sa renommée, notamment pour son enseignement de la médecine sous une forme étonnamment moderne puisqu'on y trouvait un hôpital où l'on soignait à la fois les malades et enseignait la médecine à de jeunes « internes » selon un « cursus » très proche de celui que nous connaissons aujourd'hui (le premier CHU de l'histoire !). Khosro 1^{er} y donna donc refuge à de nombreux philosophes grecs et à des chrétiens nestoriens qui fuyaient les persécutions religieuses de l'Empire byzantin.

Grand amateur de culture hellénistique, il charge ses hôtes de traduire les textes du grec et du syriaque en persan (plus précisément en pehlevi, ou moyen perse, langue dérivée du vieux perse). Furent ainsi traduits différents ouvrages concernant entre autres la médecine, l'astronomie, la philosophie, telles les œuvres de Galien, une grande partie de celles d'Hippocrate et la Logique d'Aristote. Parallèlement, nombre de textes sont traduits du sanskrit. On conçoit dès lors aisément l'immense bénéfice que l'école du Bayt al-hikma va tirer de ces travaux antérieurs.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que c'est également sous le califat d'al-Ma'mûn que se développe le mouvement mu'tazilite (dont al-Ma'mûn aurait été lui-même un partisan). Les Mu'tazilites, souvent qualifiés de « rationalistes de l'Islam », prônent la primauté de la raison comme source de connaissance religieuse basée sur une interprétation rigoureuse du Coran. Ils discutent de problèmes théologiques majeurs, comme celui de la création par Dieu des actes humains et donc du libre arbitre, mais surtout du problème récurrent des attributs ou anthropomorphismes divins. Prenant l'islam « au pied de la lettre » sur deux de ses principes fondamentaux, premièrement, l'unicité divine (*tawhîd*), qui implique selon eux que Dieu est une essence pure et indivise à laquelle ne peut être associé l'attribut de la parole, anthropomorphisme absolu, ils réfutent l'idée d'un Coran éternel et incréé. Par ailleurs, fidèles au second principe de la transcendance absolue de Dieu, ils défendent la doctrine du libre arbitre, se situant dans le droit fil de la logique aristotélicienne telle que l'interprétera Averroès, à savoir que Dieu, ne connaissant que le nécessaire et l'universel, ignore le contingent et les particuliers. Ainsi, le Coran, qui relève du contingent puisqu'il s'inscrit dans l'histoire ne peut être que créé et, Dieu ignorant les particuliers, Il ne se mêle pas des affaires des hommes et leur laisse le libre choix de leurs actes. Selon al-Kindî, grand commentateur d'Aristote et qui se rattache implicitement au mouvement, le Créateur est *un* absolument (théorie conforme au *tawhîd*), ce par quoi Il n'a pas d'attributs distincts de son essence : Il n'a ni matière, ni forme, ni qualité, ni genre, ni intellect. Al-Kindî fait ainsi du Coran un agent intermédiaire, contingent et créé, puisque Dieu est selon lui sans attributs. En énumérant ce qu'il faut nier de Dieu, al-Kindî utilise les concepts de la philosophie grecque et l'on voit ici comment la théologie musulmane a pu, à ses débuts, être influencée par cette pensée.

La fine analyse des Mu'tazilites, dont la doctrine jugée trop intellectualiste sera imposée de manière autoritaire par al-Ma'mûn et ses deux successeurs, al-Mu'tasim et al-Wathîq, restera lettre morte. Le mouvement est interdit par le calife al-Mutawakkil en 847. Il aura duré à peine 30 ans. La doctrine ash'arite, qui vient en réaction à ce mouvement et qui régira dorénavant l'islam jusqu'à nos jours, reconnaît les attributs divins, opte pour le Coran incréé (donc consubstantiel à l'essence divine et éternel avec elle) et instaure le dogme de la prédestination, considérant que la Toute-puissance de Dieu implique que tout ce qui advient en ce monde, y compris le mal, vient de Dieu et qu'il n'y a pas de liberté humaine.

Cela dit, ces théologiens, qui s'appuient sur une interprétation rigoureuse du Coran et « proclament la priorité méthodologique et la primauté épistémologique de la raison » (6) doivent être vus comme les représentants d'une forme de « théologie spéculative » qui les distingue des philosophes proprement dits.

De fait, c'est avec les traductions du grec que vont naître en Islam un nouveau personnage et une nouvelle discipline : le philosophe (*al-faylasûf*) et la philosophie (*al-falsafa*). Il semble que la philosophie ait toujours été liée à un processus de sécularisation ou, comme le dit Paul Veyne, de « déreligionisation » (7) d'un moment religieux qui la précédait. Ainsi, pas de philosophie grecque sans mythologie. Dorénavant, on n'explique plus la genèse de toute chose par l'action des dieux, on recherche plutôt, comme chez Aristote, les causes physiques et matérielles de ce qui est dans la nature. On passe alors du *mythos* au *logos*. Ce n'est pas le cas avec la philosophie musulmane, qui ne remet jamais en cause la parole coranique en tant que vérité religieuse, mais cherche à s'imposer comme discipline en utilisant la raison humaine pour expliquer cette parole, l'éclaircir et l'étayer. Elle crée ce faisant un humanisme en ceci que le texte religieux, ne livrant pas à lui seul tout le sens, peut et doit passer par la raison humaine pour l'expliquer. Néanmoins, cette référence à la philosophie grecque et à l'usage de la raison est la première cause du rejet catégorique de la *falsafa* par la théologie traditionaliste qui refuse d'emblée toute intervention d'un référent étranger dans une théologie qui doit rester pure de toute ingérence. Comme on le dira plus tard en Occident chrétien : « Il ne faut pas couper le vin fort de la parole de Dieu avec l'eau de la raison ». C'est sans doute pourquoi l'islam n'est pas parvenu à faire la synthèse entre raison et foi à laquelle est parvenu le catholicisme avec l'œuvre de Saint-Thomas d'Aquin.

Parmi les philosophes grecs, c'est de loin Aristote qui a marqué le plus profondément la philosophie arabe. Les quatre plus grands philosophes arabes, al-Kindî (m.v. 866), al-Farâbî (m. 950), Avicenne (m. 1037) et Averroès (m. 1198), sont tous les quatre reconnus avant tout comme de grands commentateurs du Stagirite.

On ne traduit pas seulement les philosophes mais aussi les grands savants de l'époque hellénistique, non seulement pour répondre à l'exaltation de la science faite par le prophète lui-même dans deux hadîths célèbres : « La recherche du savoir est une obligation pour tout musulman » et « Face au diable, un savant est plus fort que mille dévots », mais encore dans le projet plus général de répondre, comme on va le voir, à des problèmes pratiques et de fonder une civilisation.

Les figures les plus marquantes de ce foyer de traduction qu'est le Bayt al-hikma sont, en premier lieu, Hunayn ibn Ishâq (m. 873), personnage remarquable connu en Occident latin sous le nom de Johannitius. Chrétien nestorien ayant, outre l'araméen, l'arabe pour langue maternelle, il a appris le grec ancien au cours de ses séjours à Alexandrie où l'enseignement de la philosophie grecque avait pu se maintenir, et en territoire byzantin. Connu pour son éthique et sa science de médecin, il est nommé directeur de cette institution et chargé de superviser le travail des traducteurs. On lui doit une centaine de traductions en syriaque et en arabe d'ouvrages grecs,

essentiellement médicaux, en particulier de Galien et une autobiographie qui nous permet de connaître ses méthodes de travail. Il est aidé dans cette vaste tâche par son fils Ishâq ibn Hunayn (également médecin), son neveu Hubaysh, Qustâ ibn Lûqâ (un chrétien de Baalbek) et Thâbit ibn Qurra, né à Harrân dans la communauté des Sabéens, de religion dualiste et baptiste, et imprégné de culture hellénistique. Ils vont traduire à eux cinq et avec quelques autres tous les ouvrages grecs alors disponibles touchant à tous les domaines du savoir :

- . Platon, Aristote et les néo-platoniciens (Plotin, Porphyre et Proclus) pour la philosophie, en précisant que Platon sera davantage connu et prisé des Arabes sous sa forme plotinienne.
- . Hippocrate et Galien pour la médecine
- . Pythagore et Euclide pour la géométrie
- . Dioscoride et Théophraste pour la médecine, la pharmacologie et la botanique
- . Diophante pour les mathématiques et l'optique
- . Ptolémée, Hipparque, Apollonius et Ératosthène pour l'astronomie
- . Archimède pour les mathématiques, la physique et l'astronomie.

On ne traduit ni la littérature ni le théâtre grecs, et cela pour de multiples raisons liées sans doute à l'amour des Arabes pour leur propre poésie, fondement suffisant de leur culture et de leur identité, et à la difficulté, explicitement évoquée par Hunayn lui-même, de traduire les textes littéraires. Ainsi, l'âge d'or arabo-musulman ignorera-t-il Sophocle, Eschyle, Euripide, mais aussi Homère.

Outre le fait qu'ils sont tous des savants spécialistes des disciplines qu'ils traduisent (Hunayn est médecin, Qustâ ibn Lûqâ mathématicien, Thâbit ibn Qurra astronome), et sachant que le savant ou le philosophe de l'époque possède un savoir pluridisciplinaire, il faut insister sur leur méthode qui obéit aux règles de la déontologie la plus moderne, fait reconnu par nombre de chercheurs contemporains, à savoir, le collationnement systématique de tous les manuscrits disponibles pour fonder leurs traductions sur de véritables éditions critiques, comme cela se fait de nos jours. Lorsqu'un manuscrit jugé plus fiable est trouvé ultérieurement, le traducteur insère des gloses marginales (des scholies) pour indiquer les variantes et parfois le texte est retraduit. Il n'est donc pas rare que nous trouvions plusieurs traductions d'une même œuvre. Hunayn a la haute main sur ce vaste travail et corrige lui-même les traductions. On discute aussi fermement des options de traduction et le débat littéralité/littérarité est clairement posé dès cette époque.

Quant au problème fondamental de la création d'une terminologie arabe appropriée pour chaque science, tâche évidemment titanesque, on utilise pour le résoudre, soit la « résurgence » (*'istinbât*), en allant puiser dans le lexique arabe ancien des mots délaissés ou ignorés capables d'exprimer les notions abstraites nouvelles, soit la « dérivation » (*'ishtiqaq*) qui consiste à exploiter le développement sémantique et le pouvoir de création lexicale

que permettent les formes dérivées, ou bien encore « l'emprunt » (*ta'rib*) qui consiste à adapter un mot étranger à la morphologie de l'arabe (ex. : philosophos > faylasûf, philosophia > falsafa), comme l'ont fait plus tard les traducteurs de l'arabe vers le latin, d'où la présence dans le lexique latin et français de nombreux mots d'origine arabe (alambic, algèbre, algorithme, alcaloïde, borax, chiffre, zénith, azimut, nadir). On a recours aussi à la périphrase (ou calque) pour traduire, par exemple, l'alopecie, du grec : alôpekia, issu d'alôpex (le renard), qui devient en arabe « *dâ' al-tha'lab* » (« la maladie du renard »), à cause de la chute annuelle des poils de cet animal, ou la mélancolie, réputée causée par l'humeur noire (*sawdâ'*), traduite en arabe par *suwaydâ'*. On constate d'ailleurs que les membres des académies de langue arabe qui se sont constituées au Caire et à Damas après la première guerre mondiale, quand il s'est agi d'arabiser le vocabulaire technique européen, ont procédé exactement de la même façon. Citons seulement pour exemples la prise de courant, *nâshiba* (du verbe *nashaba* : s'engager dans une voie dont on ne peut s'extraire) ou le téléphone, traduit en arabe par *hâtif*, qui désigne le crieur public ou l'oracle (8).

On ne saurait passer sous silence le problème de l'acquisition des manuscrits anciens. Elle se fait par plusieurs voies :

- . On crée des missions, formées de plusieurs scientifiques, pour chercher les manuscrits grecs disséminés dans l'Empire byzantin, conservés dans des monastères ou des temples anciens.
- . On passe des accords entre États, comme ceux conclus au IX^e siècle entre les califes abbassides et les autorités de Byzance pour l'envoi à Bagdad, moyennant argent, de manuscrits grecs anciens.
- . Les manuscrits sont achetés par des mécènes, le plus souvent marchands fortunés, au cours de leurs voyages
- . Ils sont acquis par les traducteurs eux-mêmes au cours de leurs périples aux quatre coins de la Méditerranée, comme Hunayn ibn Ishâq ou Qustâ ibn Lûqâ qui parcouraient de longs trajets entre Alexandrie, Constantinople, Damas et la haute Mésopotamie à la recherche des grands travaux hellénistiques.

De plus, comme il semble que l'invention de nouveaux supports destinés à l'écriture corresponde souvent à de nouveaux besoins culturels et civilisationnels (il n'est que de citer l'invention de l'imprimerie, concomitante à la naissance de la Réforme en Occident), ce mouvement de traduction coïncide avec l'arrivée au Moyen-Orient de la technique de fabrication du papier, peut-être apportée par un Chinois fait prisonnier par l'armée du califat abbasside à la bataille de Talas, en Transoxiane, en l'an 751, lequel aurait été amené à Samarcande et y aurait développé une industrie papetière qui se serait répandue rapidement dans tout l'Orient, rendant obsolète le papyrus dès le début du IX^e siècle, et il n'est pas impossible que ce soit par ce biais que le papier soit arrivé en Occident.

Ce vaste mouvement de traduction, strictement organisé et structuré, n'est donc pas destiné à constituer des bibliothèques figées ou des collections mais bel et bien à fonder un socle de connaissances d'où vont émerger les travaux des grands savants arabo-persans dans tous les domaines du savoir pour bâtir les fondements d'une civilisation qui sera celle de l'âge d'or arabo-musulman et qui s'étend du VIII^e au XIII^e siècles.

Il n'est pas lieu d'exposer ici les acquis nombreux de la science arabe. Toutefois, il est important de noter que, outre la volonté créatrice propre à l'esprit humain, le développement de ces sciences obéit souvent à des objectifs concrets et pratiques. Ainsi, les deux traités du grand mathématicien Muhammad ibn Mûsâ al-Khwârizmî (m. 993), l'un décrivant le système de numération décimal indien, l'autre présentant en un système organisé les équations algébriques du premier et du second degré, le célèbre *Kitâb al-mukhtasar fî hisâb **al-jabr** wa al-muqâbala*, « Abrégé du calcul par la restauration et la comparaison », autrement dit, la transposition et la réduction des termes d'une équation, titre d'où provient le mot « algèbre », lui sont commandés par le calife al-Ma'mûn (le mathématicien fait alors partie du Bayt al-hikma) dans le souci de trouver des méthodes de simplification du calcul dans nombre de domaines de la vie courante : calcul de l'héritage, relativement complexe en milieu musulman, calculs liés au commerce et aux transactions, à la conversion des monnaies, à l'arpentage, au bon fonctionnement du *zimâm* (9), etc. Ces deux traités du mathématicien persan sont des écrits majeurs pour le développement des mathématiques. L'inconnue y est nommée al-shay' (« la chose »), d'où vient notre « x ».

De la même façon, l'astronomie arabe s'est développée d'abord pour des raisons religieuses, dans le but de déterminer la période du jeûne, basée sur les mansions de la lune, les heures de la prière, la direction de la Mecque, etc. Toutefois, dès avant l'Islam, la circulation caravanière avait nécessité une excellente connaissance du ciel dont témoigne la poésie antéislamique. Pour comprendre cette poésie, il faut connaître le ciel ! On citera l'exemple d'al-Suhâ, étoile de faible luminosité située dans la queue de la Petite Ourse par laquelle les bédouins mesuraient leur acuité visuelle. D'où la présence de nombreux noms d'étoiles issus de l'arabe (Rigel, Aldébaran, Bételgeuse, Altaïr) dans le répertoire de l'astronomie et qui témoigne d'une science déjà ancienne.

Dans ce même domaine de l'astronomie, de nombreux savants de langue arabe ont traité de l'astrolabe qui sert à la fois de boussole, d'horloge et d'outil de mesure des latitudes pour améliorer la navigation (science jusqu'alors très méconnue des Arabes) et ils lui ont apporté des perfectionnements majeurs. Ce domaine de l'astronomie ne saurait être évoqué sans citer le nom d'al-Bîrûnî (m. v. 1050), qui s'intéressa entre autres à la théorie de la rotation de la Terre autour de son axe et autour du Soleil, ce qui laisse supposer qu'il aurait eu connaissance du système

héliocentrique conçu en 300 avant notre ère par Aristarque de Samos (10). Mais, après avoir considéré cette rotation comme très plausible et avoir rédigé une étude comparative des deux hypothèses (Terre en rotation et Terre immobile), en signalant que cette idée figure déjà dans les écrits d'Aryabhata, il choisit finalement l'hypothèse d'une Terre fixe, contrairement à son compatriote Nasîr al-Dîn al-Tûsî (1201-1274) qui a eu l'intuition que la Terre tournait sur elle-même. Quoi qu'il en soit, la cosmologie arabe restera fidèle au système géocentrique de Claude Ptolémée. Il faut voir là, peut-être, une forme de ce que Gaston Bachelard appelait un « obstacle épistémologique », concept qui inclut notamment l'idée que les obstacles ne proviennent pas d'un déficit de connaissance mais le plus souvent de la préexistence de savoirs trop solidement ancrés.

Dans le cadre du développement sans précédent des sciences dans le monde arabo-musulman médiéval, sujet sur lequel ce court exposé ne permet pas de s'étendre, il faut insister sur l'apport décisif des savants d'origine persane mais aussi indienne, beaucoup de textes, comme on l'a dit, ayant été traduits du sanskrit à Gundishapûr. On a vu l'influence de cette académie et de tout ce qu'elle avait déjà élaboré dans des domaines comme la médecine, les mathématiques et l'astronomie. Mais il y a plus. La rencontre entre Arabes et Persans a provoqué très tôt une vive émulation, une lutte de mérite ou d'excellence très féconde. Les intellectuels persans, amenés à occuper diverses fonctions administratives au sein de l'empire dont la langue officielle était l'arabe, ont aimé cette langue ; ils en ont acquis une parfaite maîtrise et s'y sont illustrés comme de brillants écrivains, à tel point qu'on va jusqu'à leur attribuer la naissance de la prose arabe. Deux noms emblématiques illustrent particulièrement cet état de fait : 'Abdallah Ibn al-muqaffa' (m. 756), auteur d'un livre célèbre qui migrera jusqu'en Espagne et dans toute l'Europe dès le XI^e siècle: *Kalîla et Dimna*, inspiré des Fables de Bidpai, brahmane-philosophe indien du III^e siècle av. J.-C., extraites d'un recueil de fables animalières de tradition orale, qu'il traduit en arabe sur la version pehlevie réalisée par le médecin Borzouyeh à partir de l'original sanskrit, œuvre dont aurait eu connaissance Jean de La Fontaine qui reconnaît lui-même dans la préface de son second recueil de 1678, sa « dette envers les *Fables de Pilpay*, sage indien ». Impossible de ne pas citer en second lieu Badî' al-Zamân al-Hamadhânî (m.1008), créateur d'un genre qui aura en langue arabe un succès et une longévité remarquables, la *maqâma* ou « séance » (11).

Il convient de citer à ce propos le texte fameux et particulièrement éloquent du grand astronome persan al-Birûnî mentionné plus haut : « Je préfère être insulté en arabe que loué en persan. Quiconque a étudié un livre scientifique traduit en persan pourra vérifier mon assertion et voir combien il a perdu d'élégance, comme son bon sens s'est obscurci, son visage noirci et son utilité avilie, puisque cette langue (le persan) n'est bonne que pour raconter des légendes sur les rois de Perse et pour les causeries nocturnes ».

A partir du XIII^e siècle, ce prodigieux élan fondateur subit en Orient un coup d'arrêt brutal dû à la destruction de Bagdad par Hulegü, petit-fils de Gengis Khan, en 1258. La grande bibliothèque de Bagdad (celle du Bayt al-hikma) est entièrement détruite. La légende raconte que l'encre assombrit les eaux du Tigre où les manuscrits furent jetés. Les Mongols détruisirent également les mosquées, les palais, les autres bibliothèques, le système d'irrigation et 100.000 bagdadiens furent massacrés. Heureusement, tout n'est pas perdu.

II - DEUXIEME MOUVEMENT DE TRADUCTION : DE L'ARABE VERS LE LATIN

En 711, l'armée omeyyade commandée par Târiq ibn Ziyâd traverse le détroit de Gibraltar et, avec l'aide de troupes berbères, défait le roi wisigoth Rodéric. En quelques années, le royaume wisigoth s'effondre et l'essentiel de la péninsule ibérique passe sous domination musulmane. Les conquérants installent d'abord un pouvoir provincial, celui d'*al-Andalus*, dépendant du califat omeyyade de Damas. Puis, en 756, 'Abd al-Rahmân 1^{er}, l'un des seuls rescapés du massacre de sa famille par les Abbassides, fonde l'émirat de Cordoue, à la tête duquel 'Abd al-Rahmân III se proclamera calife en 929, en quelque sorte par provocation et refus d'allégeance au calife abbasside alors en place à Bagdad. On connaît la brillante civilisation hispano-arabe surtout par son architecture : L'Alhambra de Grenade, la mosquée cathédrale de Cordoue, La Giralda de Séville, Madînat al-Zahrâ', édifiée par 'Abd al-Rahmân III, sorte de ville-palais proche de Cordoue détruite au XI^e siècle, le Généralife, palais d'été des princes Nasrides dans l'Alhambra de Grenade, édifié à la fin du XIII^e siècle. C'est une civilisation d'un grand raffinement qui se distingue moins dans les sciences que dans la philosophie, les Lettres et les arts. Il suffit de citer les noms de Moïse Maïmonide, auteur du *Guide des égarés*, œuvre écrite vers 1190 en judéo-arabe transcrit en caractères hébraïques, qui se veut une explication philosophique des Écritures destinée à éclairer ses coreligionnaires sur les anthropomorphismes bibliques et certaines obscurités du texte de la Torah en faisant de multiples références à Aristote et à son commentateur Averroès, autrement dit, le grand Ibn Rushd (m. 1198) dont on connaît le mot célèbre : « La vérité ne saurait contredire la Vérité » (i.e : il faut oser la science), jugement qu'on ne peut que rapprocher de celui de Saint-Thomas : « La lumière de la raison et celle de la foi viennent toutes deux de Dieu, c'est pourquoi elles ne peuvent se contredire ». Il faut citer encore le grand mystique Ibn 'Arabi (m. 1240), né à Murcie, dont l'œuvre aurait inspiré La divine Comédie, notamment son *Kitâb al-isrâ'* (*Le voyage nocturne*) où il décrit son ascension spirituelle et ses *Illuminations mecquoises* (*al-futûhât al-makkiyya*), immense encyclopédie de la mystique musulmane, enfin, le grand écrivain cordouan Ibn Hazm (m.1064) et son *Collier de la colombe* que certains considèrent comme une préfiguration de l'amour courtois.

Lors de la Reconquista, qui commence lentement à partir du XI^e siècle à la faveur de l'émiettement du califat omeyyade de Cordoue en plusieurs principautés rivales (les Reyes de Taïfas) et qui se poursuit jusqu'à la chute de Grenade en 1492, les armées chrétiennes saisissent à Cordoue, Grenade



et dans d'autres villes d'Andalousie les œuvres laissées par les Arabes. Fait capital, il faut dire avec Évariste Lévi-Provençal que, malgré la « haine dynastique », jamais les califes omeyyades d'Espagne n'ont ignoré les plus belles réalisations intellectuelles et artistiques du califat abbasside (12). Ainsi, le calife al-Hakam II (r. 961 - 976) crée à Cordoue une bibliothèque califale riche de plus de 400.000 manuscrits en envoyant ses agents à travers le monde méditerranéen et moyen-oriental à la recherche d'ouvrages rares. Aucune bibliothèque ne peut alors lui être comparée dans l'Occident chrétien, très pauvre en livres de toutes sortes.

On sait que cette bibliothèque sera gravement amputée en 979 par al-Mansûr ibn 'Amir (Almanzor), qui règne d'une main de fer sur al-Andalus de 978 jusqu'à sa mort en 1002, et qui, voulant donner des gages à la population échauffée par les juristes malékites impatients d'y voir trôner des ouvrages de philosophie et de « sciences anciennes » (i.e grecques) fit disparaître un grand nombre de volumes. Heureusement que la passion des Andalous pour les livres avait poussé les princes et les marchands fortunés à se constituer des bibliothèques privées souvent très riches dont s'empareront les chrétiens au moment de la Reconquête.

Dans ce cadre, une école de traduction (un peu l'équivalent du Bayt al-hikma) a été déterminante dans la transmission des œuvres philosophiques et scientifiques grecques et arabes à la chrétienté : celle fondée en Espagne par un Français, Raymond de Sauvetat, archevêque de Tolède de 1125 à 1152, qui y encouragea la traduction des textes philosophiques et scientifiques de l'arabe en latin, école active de 1130 à 1150 dont l'œuvre sera poursuivie par le roi de Castille Alphonse X le Sage (Alfonso el Sabio, 1221 - 1284). Fleurit alors une classe de lettrés et de savants spécialisés dans l'activité de traduction. En Espagne, les traducteurs sont souvent des Juifs qui maîtrisent, outre l'hébreu, le castillan, l'arabe et le latin, des mozarabes (chrétiens ayant leur langue et leur rite propre, le rite wisigoth), des chrétiens de la Marche (zone frontière créée par l'Empire carolingien au sud des Pyrénées à la fin du VIII^e siècle et qui descend jusqu'à Barcelone), mais aussi de nombreux Italiens comme Platon de Tivoli, Jacques de Venise, Eugène de Sicile, et surtout, parmi eux, Gérard de Crémone, né vers 1114 à Crémone et mort en 1187, écrivain et traducteur italien dont le nombre considérable de traductions de l'arabe vers le latin médiéval (environ 80 ouvrages) permit de redécouvrir de nombreux trésors scientifiques de l'Antiquité, autant de savants dont la production considérable est rendue possible par l'organisation d'un véritable atelier de traducteurs. Se joignent à eux d'autres lettrés venus de régions plus septentrionales de l'Europe, surtout d'Angleterre, comme Adélarde de Bath, Robert de Chester ou Daniel de Morley.

Parmi ces derniers, deux sont particulièrement remarquables : Adélarde de Bath (v. 1080 - 1150), moine dominicain anglais qui fait constamment référence dans ses œuvres aux *arabum studia*, c'est-à-dire, aux études arabes, faisant l'éloge de la *Raison* et de l'érudition arabes contre l'autorité des maîtres latins de son temps, et Robert de Chester, grand érudit anglais,

dont l'œuvre de traduction s'étend entre 1140 et 1150. Ayant étudié la langue et les sciences arabes en Espagne, il est, avec Gérard de Crémone, le premier à avoir traduit en latin, en 1145, les traités d'algèbre du grand mathématicien et astronome arabo-persan al-Khwârizmî cité plus haut.

Ces traducteurs, ayant pour la plupart acquis une bonne connaissance de l'arabe au cours de leurs voyages en Orient, collectent les uns après les autres ces œuvres pour l'Occident. Ils les traduisent, les uns, traducteurs de la Péninsule, parfois en catalan puis en latin, les autres, directement de l'arabe en latin. C'est ainsi qu'Aristote et ses commentaires arabes pénètrent en Occident et fécondent la pensée d'un Albert Le Grand et de son disciple Saint-Thomas d'Aquin.

A la fin du XII^e et durant le XIII^e siècles, ces traducteurs et savants latins entreprennent, comme leurs prédécesseurs orientaux, des voyages en Espagne, en Italie et en Orient à la recherche d'ouvrages. Il faut faire parmi eux une place particulière au célèbre mathématicien Fibonacci, alias Léonard de Pise, qui a fait ses études de mathématiques à Bougie (l'actuelle Béjaïa, en Algérie, alors haut lieu de cette discipline) puis en Égypte où il aurait découvert les travaux d'al-Khwârizmî, notamment son algèbre, et ceux d'autres grands mathématiciens arabes. Avec son *Liber abaci* « *Le Livre de l'abaque* » ou « *Livre des calculs* », il est considéré comme le véritable introducteur des techniques algébriques en Europe. Un livre d'une importance capitale puisqu'il y expose à la fois les principes de l'algèbre, sa célèbre « série » des nombres matérialisant le nombre d'or (dite série de Fibonacci) et la notation décimale positionnelle avec zéro à une époque où tout l'Occident utilise encore les chiffres romains (il s'agit à proprement parler de la numération indo-arabe, le zéro ayant été inventé en Inde par Brahmagupta (598-670).

Ces voyages se sont poursuivis bien plus tard, jusqu'au XVII^e siècle, et l'on sait que, entre 1674 et 1681, Colbert fit acheter, par l'intermédiaire des consuls et négociants des échelles du Levant, un grand nombre de manuscrits arabes, syriaques, hébreux et persans qui constituent aujourd'hui une partie du fonds de la Bibliothèque Nationale de France.

Avant que ces grands savants livrent leurs traductions, l'Occident ne connaissait que deux textes philosophiques d'Aristote, une œuvre de Porphyre, le *Timée* de Platon et quelques autres textes grecs. De plus, il est important de noter que l'enseignement et la réflexion philosophique sont limités dans le haut moyen âge européen du fait de la rareté et de la qualité médiocre des textes disponibles et, surtout, de l'impossibilité d'entrer dans la compréhension de ces ouvrages écrits dans une langue, le grec, dont la connaissance avait totalement disparu hors de l'Empire byzantin. Dans ce contexte, la traduction de l'ensemble de l'œuvre d'Aristote avec ses commentaires byzantins et arabes, mais aussi de centaines d'autres livres

grecs et de savants arabes, va bouleverser la science et la philosophie médiévales.

Ce mouvement de traduction entraîne de fait une véritable rupture dans le domaine de la pensée et une critique virulente des savoirs antérieurs des maîtres latins, critique dont Adélarde de Bath se fait le champion, lequel, comme nous l'avons vu, fait constamment référence dans ses œuvres aux *arabum studia*, prônant la « ratio » des « magistri arabici » et l'érudition arabe contre l'autorité des maîtres latins de son temps.

L'impact de ces traductions marque principalement la philosophie, les sciences du *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie, musique), l'astrologie, l'alchimie et la médecine avec la traduction d'œuvres aussi importantes que les *Éléments* d'Euclide, l'astronomie de Ptolémée et d'Hipparque, la médecine d'Hippocrate, de Galien et d'Avicenne, ainsi que la physique, l'éthique et la logique d'Aristote. On mesure ainsi l'importance de cet apport dans le développement futur de la philosophie et des sciences en Occident chrétien.

III - BILAN DE CES MOUVEMENTS DE TRADUCTION : UN TRAVAIL DE SAUVEGARDE !

Ces traductions ont permis de conserver de nombreux textes perdus dans la langue d'origine. Ainsi ont été conservés en arabe, pour prendre quelques exemples cités par Roshdi Rashed (13), 3 livres des *Coniques* d'Apollonius, perdus en grec, 4 livres des *Arithmétiques* de Diophante, perdus en grec, une partie importante du *Livre des Hypothèses* de Claude Ptolémée. Les exemples sont innombrables. Pour les textes de ces auteurs, plusieurs parties dont nous n'avons pas retrouvé l'original grec n'existent plus que dans leur traduction arabe. Il en va de même pour la conservation des textes de savants arabes dont on a perdu l'original et pour lesquels nous n'avons plus que la traduction latine ou hébraïque. Le livre *De aspectibus* d'al-Kindî, traitant de l'optique, n'est plus connu aujourd'hui que dans sa version latine. Autre exemple cité plus haut et, de ce point de vue, plus significatif encore : la traduction des fables de Bidpaï par Borzuyeh en pehlevi ainsi que la version sanskrite originale à partir de laquelle il a travaillé sont toutes les deux perdues et ne sont plus connues que dans leur version arabe effectuée par Ibn al-Muqaffa' sous le titre *Kalila et Dimna*. De plus, l'utilisation des manuscrits impose la vigilance et le fait de disposer d'un manuscrit grec d'un texte grec n'est nullement garant de sa fiabilité. C'est pourquoi l'édition critique moderne des textes grecs tient aussi compte des traductions arabes (ou latines) qui en ont été faites.

On peut donc dire que, non seulement ces traducteurs ont été des passeurs, mais plus encore, comme le dit Olga Tokarczuk, des « sauveurs », dans un bel article intitulé « Chaque jour, les traducteurs sauvent le monde » (14).

Ce deuxième et vaste mouvement de traduction a donc été à l'origine d'une révolution qui, grâce à la découverte de la pensée et des sciences hellénistiques et arabes véhiculées par les traducteurs, a permis à l'Europe occidentale de sortir du moyen âge et de s'engager sur la voie de la Renaissance. C'est peut-être en ce sens qu'Umberto Eco a pu dire : « La langue de l'Europe, c'est la traduction. »

IV - VOYAGE RETOUR. LA RENAISSANCE ARABE ET LA RECHERCHE DE NOUVEAUX IDIOMES.

On sait que la campagne militaire de Napoléon Bonaparte (1798 - 1801) s'est accompagnée d'une mission scientifique de grande ampleur encadrée par la Commission des Sciences et des Arts, qui réunit de grands savants de l'époque tels que le mathématicien Monge, le chimiste Berthollet, le naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire, sans oublier l'écrivain et graveur Vivant-Denon, célèbre pour le récit magnifiquement illustré de son *Voyage dans la Basse et la Haute-Égypte pendant les campagnes du général Bonaparte*. Il en résultera la fondation de l'Institut d'Égypte et la composition d'un remarquable ouvrage : *La description de l'Égypte*, œuvre grandiose réalisée dans l'esprit de l'Encyclopédie. Cette mission va surtout faire découvrir aux Égyptiens les acquis de la science européenne et susciter chez eux un intérêt et un enthousiasme dont le chroniqueur de l'époque, al-Jabartî, se fait le rapporteur attentif. Elle va surtout leur faire prendre conscience de leur retard sur l'Europe et engendrer un vaste mouvement réformiste qui touchera bientôt tous les domaines, aussi bien religieux que scientifique et littéraire, à tel point qu'on peut dire que la réforme, endogène ou exogène, est dès cette époque, pour reprendre la formule d'Alain Roussillon : « l'horizon même de toute pensée possible. » (15).

Si la campagne d'Égypte est pour Bonaparte un échec sur le plan militaire (flotte incendiée à Aboukir, défaite devant Saint-Jean d'Acre), elle aura été, pour les Égyptiens, d'un grand bénéfice, puisqu'elle aboutit à l'élimination des Mamelouks considérés comme une caste d'étrangers oppresseurs et exploiters, tant et si bien qu'après le départ des Français, les oulémas égyptiens font élire Muḥammad 'Alī, un officier ottoman d'origine albanaise, comme gouverneur de l'Égypte, sur laquelle il régnera de 1804 jusqu'à sa mort en 1849 et qui est généralement considéré comme le fondateur de l'Égypte moderne.

En tant que militaire, il fait venir de France et d'Italie des techniciens et des ingénieurs pour moderniser son armée, il fonde à Bûlâq, au nord du Caire, la première imprimerie égyptienne, ouvre des écoles laïques et envoie des missions d'étude et des boursiers en Europe. Parmi eux, un personnage va jouer un rôle d'une importance capitale, Rifâ'a al-Tahtâwî (1801 - 1873), cheikh formé à al-Azhar, la grande mosquée - université du Caire. Envoyé à Paris par le pacha d'Égypte, il y séjourne de 1826 à 1831 et y voit le règne de Charles X, les Trois Glorieuses et le début de la Monarchie de Juillet. Il rapporte de son voyage en France un récit devenu célèbre (publié en 1834) et souvent

considéré comme le point de départ de la *Nahda* (Renaissance arabe), le fameux *Takhlîs al-‘ibrîz ‘ilâ talkhîs Bârîz* (« L'affinage de l'or entrepris pour peindre la splendeur de Paris »), titre passablement élogieux si on le compare à l'état insalubre et miséreux du Paris de l'époque ! Mais il est surtout à l'origine de la création, en 1834, de l'École des Langues et, en 1841, du Bureau de la Traduction aux travaux duquel il participe. On y traduit surtout des ouvrages scientifiques, techniques et juridiques (Tahtâwî traduit lui-même en arabe le Code Civil français), mais qui seront à l'origine de l'intérêt que certains hommes de lettres, égyptiens et, pour la plupart, syro-libanais, porteront peu à peu à la littérature européenne.

C'est autour des années 1870 que commence un vaste mouvement de traduction auquel participent les plus grands auteurs de l'époque. C'est surtout la littérature française qui suscite l'intérêt, tout d'abord parce qu'elle correspond davantage à la sensibilité des Égyptiens et, en second lieu, parce que la littérature anglaise est avant tout celle de l'occupant honni (1882 – 1956).

On traduit d'abord de la littérature de genre, des romans historiques ou d'aventure. Dumas père est l'auteur favori avec 42 ouvrages traduits (*Le comte de Monte Cristo*, *Les trois mousquetaires*), un auteur qui a influencé Jurjî Zaydân, écrivain libanais émigré en Égypte qui s'attache à raconter l'histoire des Arabes sous une forme romancée dans une langue facile d'accès. Vient ensuite Michel Zevaco (plusieurs fois cité dans la *Trilogie* de Naguib Mahfouz) et ses Pardaillan (16 ouvrages). Jules Verne connaît un grand succès. *Les Misérables* et *Paul et Virginie* sont acclamés et plusieurs fois traduits.

Dans la thèse de Farouk Tantawî « La traduction arabe de la littérature française en Égypte (1900 - 1939) » (16), j'ai dénombré 145 romans français traduits en l'espace d'à peine 30 ans. On traduit aussi beaucoup de théâtre, d'abord Molière (26 pièces), puis Racine (17), Corneille (11), Victor Hugo (11) Victorien Sardou (11). On dénombre au total 135 pièces traduites. Parmi les nouvellistes (traduits surtout au début du XX^e siècle), c'est de loin Guy de Maupassant qui l'emporte avec 66 nouvelles traduites. Il faut imaginer l'effet produit par des nouvelles comme *Boule de suif*, *Le rosier de Madame Husson* ou *Ce cochon de Morin* dans l'Égypte puritaine de l'époque ! Protestations et critiques se déchaînent dans la presse. Viennent après lui Marcel Prévost, François Coppée, Alphonse Daudet et Anatole France. On dénombre au total 181 nouvelles traduites. Enfin, parmi les poètes les plus traduits, ce sont très nettement les romantiques qui dominent, d'abord Hugo, puis Lamartine, Musset, Baudelaire, Verlaine et Vigny.

Au début, il s'agit plutôt de « traductions-adaptations ». Les traducteurs prennent beaucoup de libertés avec le texte original en supprimant ou en ajoutant des chapitres ; on transporte l'action en Orient, on arabise l'intrigue et les personnages, on rend leurs comportements à la fois crédibles pour le

lecteur local et compatibles avec la morale ambiante. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que les traductions deviennent plus sérieuses et respectueuses de l'original. Mais, aussi imparfaites qu'elles aient pu être au début, ces traductions n'en ont pas moins été le point de départ d'une évolution des mentalités en exprimant une critique ouverte des blocages de la société ou du despotisme des gouvernants. Prenons-en pour exemple le *Télémaque* de Fénelon, texte composé pour le Duc de Bourgogne qui vise à l'origine l'absolutisme royal de Louis XIV (chassé de la cour, Fénelon sera renvoyé dans ses terres) et dont la traduction en arabe par Rifâ'a al-Tahtâwî vise à dénoncer en Égypte le despotisme du khédivé Abbâs 1^{er}. Citons encore la belle et émouvante nouvelle d'Alphonse Daudet, *La dernière classe* (extraite des Contes du lundi), qui décrit, dans la bouche d'un jeune écolier, la dernière leçon de français au moment de l'occupation de l'Alsace par la Prusse en 1870 et qui est lue en Égypte comme une critique de l'occupation ottomane et de la domination du turc comme langue du pouvoir. « Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Mais enfin et surtout, ces traductions auront ouvert la littérature arabe à des genres nouveaux, principalement le théâtre et le roman, deux formes qui vont exiger de la part des dramaturges et romanciers égyptiens une refonte totale de la langue arabe dans le sens d'une plus grande souplesse et d'une plus grande simplicité pour exprimer les idées et les aspirations nouvelles. C'est pourquoi nombre de pièces de théâtre, traduites ou créées, le sont en arabe dialectal égyptien, dénué de toutes les sophistications de l'arabe classique. Cette modernisation de la langue (on parlera dès lors et jusqu'à aujourd'hui « d'arabe moderne ») passe par la simplification de la syntaxe mais surtout du vocabulaire et de la rhétorique, avec la suppression de « tics » d'écriture classiques comme la recherche systématique du mot rare (et Dieu sait si le lexique arabe en regorge !), l'usage presque irrépressible de la prose rimée (voir le titre du livre d'al-Tahtâwî cité plus haut), l'accumulation (souvent ternaire) d'épithètes étroitement synonymes, l'inclusion de versets du Coran ou de vers, souvent sans rapport direct avec l'intrigue, etc. Certes, ces traits spécifiques, mais pas toujours et pas systématiquement propres à la littérature classique, n'enlèvent rien à sa beauté et à son intérêt. Il n'en reste pas moins vrai que des genres comme le roman et le théâtre exigent à l'aube du XX^e siècle des formes d'écriture plus épurées. L'importation de ces genres nouveaux par le canal des traductions a donc forgé une conception totalement nouvelle de la langue et du style arabes. C'est ce qu'a voulu exprimer le prix Nobel de Littérature égyptien Naguib Mahfouz dans une interview accordée à Gamâl al-Ghitânî, autre grand écrivain égyptien, lorsqu'il affirme : « Mon combat contre la langue arabe est la chose la plus importante que j'ai faite en tant que romancier » (17). Naguib Mahfouz est le véritable créateur du roman arabe et aucun auteur, mis à part Ibrahim al-Koni, ne lui est comparable dans ce

domaine. Dans la production littéraire arabe actuelle, c'est le roman qui s'impose massivement et tous les romanciers et romancières arabes d'aujourd'hui sont des enfants de Mahfouz, une forme littéraire qui est en pleine efflorescence, où les femmes occupent une grande place et y trouvent une liberté et un moyen d'expression privilégiés.

Nous avons voulu montrer dans ce bref exposé comment les langues (le grec, le syriaque, l'arabe, le sanskrit, le pehlevi, l'hébreu, le latin et le français) ont circulé pendant un millénaire dans le Bassin méditerranéen, se fécondant les unes les autres et produisant des savoirs nouveaux. Ces mouvements accompagnent les grands tournants de l'histoire : déclin parallèle des Empires byzantin et sassanide et essor de la civilisation musulmane à une époque où l'Europe, troublée par les grandes migrations et vivant une période qualifiée parfois de « sombre » ou « obscure » voit se développer sur ses marches, en Andalousie, une brillante civilisation qui fait fleurir les Lettres et les arts. Puis l'histoire change de cours. Les Abbassides sont renversés par les Mongols et Bagdad tombe en 1258. Des milliers de manuscrits sont détruits. S'ensuivent de longs siècles de déclin du monde musulman, un déclin aggravé par les dominations mamelouke et ottomane et la fermeture de l'*ijtihad* (ou « effort personnel ») qui met un terme à la liberté d'interprétation des textes sacrés, à la réflexion philosophique et à la création scientifique. Nourrie des sciences grecques et arabes véhiculées par les traducteurs, l'Europe se prépare à la Renaissance. Enfin, par une sorte de mouvement pendulaire, après la campagne d'Égypte, le contact des Arabes avec l'Europe ouvre une ère nouvelle, celle du réformisme qui devient, dans tous les domaines, le seul horizon de pensée. Cette fois, ce sont la science, les techniques, la littérature et les arts de l'Europe que le monde arabe revendique et s'approprie par le biais d'une acculturation voulue qui n'oblitére pas l'héritage du riche passé arabo-musulman. Tout cela n'aurait pas été possible sans l'effort opiniâtre, le savoir, la rigueur intellectuelle et le talent des nombreux traducteurs que j'ai cités et auxquels j'ai voulu rendre hommage pour rappeler tout ce que nous leur devons. Pour caractériser ce rôle majeur et décisif joué par la traduction et les traducteurs dans l'enrichissement mutuel des cultures et pour conclure, je reprendrai la belle formule de Georges Mounin dans ses *Belles infidèles. Essai sur la traduction* : « C'est là sans doute la plus belle victoire de la difficile communication entre les hommes. »

Philippe Vigreux

NOTES :

(1) Aujourd'hui 'Urfa, au nord-est d'Alep.

- (2) Voir Mathilde Boudier : *Grec, araméen, arabe. Plurilinguisme et arabisation dans l'Église chalcédonienne en Syrie-Palestine entre le VII^e et le IX^e siècles*. Article disponible en ligne.
- (3) Voir Françoise Briquel Chatonnet : *Les Araméens et les premiers Arabes*, in *Encyclopédie de la Méditerranée*, Édisud, 2004.
- (4) Ou « associateurs », c'est-à-dire, qui associent à Dieu, unique selon le Coran, d'autres dieux, êtres ou entités : « Ils sont incroyants, ceux qui disent que Dieu est le Messie fils de Marie » (Coran, V, 17).
- (5) Actuellement Shahabad, au sud-ouest de l'Iran près de la frontière irakienne.
- (6) Mohammed Arkoun, *La pensée arabe*, PUF, 1975, p. 64
- (7) in *Philosophie Magazine*, *Le miracle grec*, hors-série, 2016, p. 18.
- (8) Voir Rachad Hamzaoui, *L'académie arabe de Damas et le problème de la modernisation de la langue arabe*. E.J. Brill, Leiden, 1965.
- (9) A l'époque abbasside, institution de contrôle et de vérification comptable des divers départements de l'administration de l'Empire.
- (10) Dans son roman *Les Somnambules*, Arthur Koestler s'étonnait que cette théorie soit restée occultée pendant deux millénaires !
- (11) Proche de notre fabliau, la *maqâma* est un court récit en prose rimée et en vers intégré à un ensemble qui doit sa cohérence aux thèmes qui le sous-tendent (le voyage, la mendicité, etc.)
- (12) É. Lévi-Provençal, *La civilisation arabe en Espagne*, Le Caire, 1938.
- (13) *La circulation des sciences dans le Bassin méditerranéen : la question de la traduction*, in *Préfaces*, avril-mai 1988, pp. 107-111.
- (14) Olga Tokarczuk *Le tendre narrateur*, éditions Noir sur Blanc, p. 48 sqq.
- (15) « Propositions préliminaires pour un colloque international sur la réforme sociale en Égypte », CEDEJ, 1991.
- (16) Thèse de doctorat d'État es-Lettres, sous la direction d'André Miquel et Pierre Brunel. Paris-IV Sorbonne, 1992.
- (17) *Mahfouz par Mahfouz. Entretiens avec Gamal Ghitany*, (traduit par Khaled Osman), Sindbad, Paris, 1995.